

L'hiver dans le cinéma canadien

Thérèse Laforest

Number 51, December 1967

Le cinéma canadien II

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51679ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laforest, T. (1967). L'hiver dans le cinéma canadien. *Séquences*, (51), 10–15.



Le Festin des morts, de Fernand Dansereau

L'HIVER dans le cinéma canadien

Thérèse Laforest

Quand Gilles Vigneault chante : "Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver", il exprime un état d'âme et transpose sur un mode poétique le problème majeur auquel s'affronte l'homme qui veut faire du pays de "Neuve France", son pays, de la terre québécoise, sa terre. Le sujet a tenté les essayistes et nous connaissons deux ouvrages qui l'ont développé avec ampleur :

L'Homme et l'hiver au Canada de Georges Deffontaines, un livre savant et passionnant qui parle d'une victoire âprement disputée; *L'Hiver dans le roman canadien-français* de Pauline Collet qui rappelle la place de cette saison dans nos lettres, place correspondante à l'importance prise dans notre vie. Le cinéma canadien tout neuf encore a-t-il déjà misé sur l'hiver

pour y trouver une inspiration ? Presque tous les films renferment des séquences qui offrent les étendues blanches et glacées de nos campagnes et nos routes à n'en plus finir avec leurs clôtures qui dessinent des lignes fuyantes à l'horizon. Mais l'hiver est-il dans nos films plus qu'un décor ou participe-t-il à l'action ? Serait-il un temps privilégié pour l'homme comme il l'est pour la terre qui prépare sous l'épaisse toison de neige les résurrections du printemps et les moissons de l'été ? Peut-on séparer l'homme du Canada de son hiver ou l'un et l'autre sont-ils si intimement liés que le cinéma, comme la littérature, doit les présenter dans un même mouvement qui traduise la vie vécue ici ? Voilà les questions qui posent les jalons nous permettant de situer l'hiver dans le cinéma canadien.

1. L'hiver, un affrontement

Lorsque le cinéaste remonte le cours du temps, il doit rendre compte de ce fait que l'hiver fut le principal adversaire de l'homme qui voulait s'implanter dans nos vastes espaces nordiques. Qu'il s'agisse d'époques reculées jusqu'au dix-septième siècle ou d'épisodes presque contemporains, l'âge des pionniers comporte l'affrontement avec la neige, le vent, le froid.

Dans *Le Festin des morts* de Fernand Dansereau, le jeune jésuite se mesure à cette force hostile et inévitable. L'écran blanc comme un champ sous la neige exprime la solitude profonde du cœur. Le missionnaire qui s'enfonce dans la tempête et le visage pathétique sous le bonnet carré au centre de l'écran, c'est le drame de chaque jour et de chaque nuit.

La séquence où domine l'hiver montre concrètement les difficultés du travail apostolique dans un pays au climat rigoureux ; symboliquement, elle signifie le combat spirituel, les obstacles pour rejoindre le cœur des Indiens, l'immense désolation qui étreint le missionnaire devant l'incompréhension et la haine.

Dans notre pays aux vastes espaces, l'époque des pionniers dure encore et il y a toujours quelque coin de terre nouvelle à habiter. *Drylanders* (Un autre Pays), réalisé par Donald Haldane, raconte les épreuves qui se sont abattues au cours d'un demi-siècle sur les colons des prairies. Difficulté de l'établissement, prospérité éphémère, deux guerres mondiales, sécheresses ont mis à bout le courage des hommes les plus tenaces. Une femme raconte cette histoire qu'elle a vécue au cours de laquelle l'espoir et la désolation, la vie et la mort alternent comme le va-et-vient

d'un pendule. Le premier hiver dans le pays désert est une véritable épreuve de force pour les nouveaux venus. La maison en briques de glaise met à l'abri, mais elle se réchauffe mal et elle se dresse dans une solitude désolée. Les vivres aussi font défaut car la récolte a été plutôt mince; le jeune couple manquait des notions les plus élémentaires de la culture de la terre. L'homme décide de chercher secours chez le plus proche voisin qui réside à plusieurs milles. La caméra le suit. Déjà l'aller a été difficile alors que ses pieds s'enfonçaient dans la neige, mais la cordialité, la générosité des voisins l'ont réconforté et ravitaillé. Le ciel couvert de nuages, l'horizon bas et menaçant, un vent qui soudain s'élève présagent un retour plus difficile encore. Peu à peu la tempête prend possession du ciel et de la terre. Le vent souffle des extrémités du continent et balaie ces vastes plaines sans un obstacle pour le calmer; la neige poudroie, elle brûle les yeux comme "des aiguilles de feu" selon l'expression de Gabrielle Roy, elle isole, elle paralyse. En voyant le héros de *Drylanders* accomplir sa marche héroïque, je pensais à Guillaumet de *Terre des hommes*. Comme dans le livre, l'homme vainc par la force de sa volonté de vivre et il retrouve sa femme et sa maison. Le

spectateur sait que l'hiver est le plus grand ennemi.

Il a neigé sur la Manicouagan d'Arthur Lamothe se situe tout entier en hiver. La compagnie qui construit le barrage sur la Manicouagan a donné des habitations confortables à ses ingénieurs. Les hommes sont pris par un travail de titans et ils s'exaltent dans l'accomplissement d'une oeuvre qui portera leur marque. Mais il y a les femmes . . . les femmes qui s'ennuient dans ce pays perdu. C'est le cas de l'héroïne du film que rien n'a préparé à cette vie austère. Il faudrait une riche vie intérieure, une culture personnelle suffisante et une certaine aptitude à s'intéresser aux autres pour que la jeune femme perçoive la solitude comme un moment de grâce. Sera-ce, comme dans les films d'Antonioni, la désagrégation du couple parce que l'ennui s'est infiltré dans chacun des instants pour gruger les jours et l'âme? Non, l'ennui a une cause, c'est le pays, c'est l'hiver qui y règne. Mais l'amour qui unit Monique et son mari existe. C'est lui qui triomphera dans le coeur de la femme. Elle laissera partir l'avion qui devait l'emporter dans sa ville de la Mauricie et elle demeure à la Manic, au pays du froid et de l'ennui, du vent et de la neige parce qu'elle aime encore.

2. L'hiver, un temps privilégié

A Montréal, l'hiver a perdu son âpreté et sa magie, mais nous a laissé sa nostalgie. Ainsi les deux films qui se penchent sur les préoccupations des jeunes intellectuels montréalais font-ils de l'hiver un temps privilégié.

Pour Jean-Pierre Lefebvre, l'hiver joue le rôle principal dans son film *Le Révolutionnaire*. Avec humour et en prenant ses distances, le film raconte l'équipée d'une douzaine d'étudiants qui veulent s'entraîner dans les Laurentides à l'action révolutionnaire. Le climat poétique qui donne au film sa valeur lui vient de la présence de l'hiver. Un hiver mystérieux qui laisse les routes libres pour les automobiles sans chauffeur; qui assourdit les coups de feu qu'on tire en s'amusant; qui s'arrête à l'orée du bois où des pièges béants coincent les imprudents ou les coupables. Un hiver amical qui s'harmonise avec la chaleur de la maisonnée, la jeunesse des visages, barbus ou non, la beauté fragile d'une jeune femme. Un hiver symbolique où l'amour et la mort se cueillent comme une fleur; où la révolution est un jeu pour en rire; où l'histoire est une pellicule grattée comme les enfants dessinent sur les vitres couvertes de frimas.



Il a neigé sur la Manicouagan,
d'Arthur Lamothe

Le Chat dans le sac de Gilles Groulx s'apparente au cinéma-vérité. Claude et Barbara s'interrogent sur eux-mêmes, sur le sens de leur vie, sur l'amour qui les unit. Claude veut devenir un écrivain engagé. Mais il est au cœur de sa révolte adolescente et il sent que l'efficacité de son action comme l'épanouissement de son amour pour Barbara dépendent d'une maturité qui lui manque et qu'il devra conquérir de haute lutte. Il opte pour la solitude dans une maison de la vallée du Richelieu. C'est l'hiver. La plaine étale et glacée invite au recueillement, à la réflexion. Les jours, les semaines pas-

sent. Claude sent se détacher de lui la jolie Barbara qui ne comprend pas que le jeune homme, comme la terre "sous son manteau de froidure", prépare peut-être l'éclosion d'un printemps merveilleux. Claude résiste même à l'attrait de l'hiver qui apparaît sous la forme gracieuse d'une patineuse glissant légère sur la glace de la rivière. Il demeure seul avec ses interrogations appesanties de toutes celles que se posent les jeunes gens de son âge, de son milieu, de son époque.

Ce même aspect de l'hiver, temps privilégié, apparaît dans un contexte entièrement différent avec le film que Pierre Perrault et Michiel Brault ont consacré aux habitants de l'Île-aux-Coudres. L'action commence à l'automne après la levée des bouées qui, sur le fleuve, ont tracé la voie aux navigateurs durant la belle saison. Novembre a aussi libéré les cultivateurs de leurs plus lourds travaux. Alors commencent les palabres: reprendra-t-on la pêche aux marsouins abandonnée depuis quarante ans? Le patriarche Alexis Tremblay lit la relation de Jacques Cartier et l'histoire elle-même témoigne pour les promoteurs du projet. Durant de longs mois, les hommes se réuniront pour s'entendre et mettre à point la réalisation de ce rêve qui veut renouer avec "la geste" ancestrale. Ils rencontrent les "an-

ciens" qui dans leur jeunesse ont tendu la pêche, discutent, obtiennent des adhésions précieuses. Cet hiver-là restera dans toutes les mémoires puisque, "pour la suite du monde", la pêche sera reprise.

3. L'hiver, une victoire

Le rythme d'une ville moderne ne doit pas se laisser perturber par l'hiver. Montréal situé au coeur de la vallée du Saint-Laurent, réputée pour ses chutes de neige, a mis sur pied un système collectif de défense et c'est une véritable armée motorisée qui, dès la première "bordée", toujours inattendue quelle que soit sa date, lutte contre l'hiver. *La Vie heureuse de Léopold Z*, réalisation de Gilles Carle, raconte la journée d'un Montréalais préposé au déneigement. Humoristique, le titre laisse à peine soupçonner les minimes et multiples aventures qui tissent la vie d'un déneigeur, surtout si la tempête tombe la veille de Noël. Mais l'hiver ici se fait complice de l'homme qui l'a vaincu. Sans l'hiver, Léopold Z. Tremblay serait sans travail. "La neige, c'est du pain", comme je l'ai entendu dire il y a longtemps lorsque le déneigement se faisait, pelle en main, réduisant soudain le chômage saisonnier, à Montréal. La neige c'est aussi la joie des enfants qui l'attendent avec impatience chaque

année. Cette joie apparaît dans le film avec la cousine Josette, chanteuse de son métier, qui entraîne Léopold à la Montagne pour chercher des souvenirs. L'hiver c'est aussi le foyer bien chaud où il retrouvera sa femme élégante et volontaire, son fils à la voix d'ange. L'hiver dans ce film plein de gaieté a donc perdu son visage hostile. Le vent souffle aussi fort, la neige tombe aussi drue, mais l'homme, par la technique, a remporté la victoire et il n'a plus peur.

Sous l'influence de Flaherty, auteur de *Nanook of the North*, les documentaristes canadiens ont signé des courts métrages de qualité sur le grand Nord et les Esquimauds. Nous rêvons maintenant de longs métrages qui déploieront en toile de fond la beauté des Laurentides sous la neige; des films qui traduiront des drames profondément humains liés étroitement à la nature hivernale; des oeuvres où éclatera la joie de vivre en notre hiver chanté par les poètes.

Le Révolutionnaire, de Jean-Pierre Lefebvre

